

ÉCHO

de SAINT-LOUIS des CARMES

de BREST "intra-muros"

La baraque-église du Bouguen

Approximativement au centre du grand damier multicolore que constitue actuellement le Bouguen avec ses îlots de maisons préfabriquées et de baraques diverses, une bâtisse se dresse, reconnaissable à ses bas-côtés et à sa couverture ocre, c'est la baraque-église du Bouguen.

On eût souhaité, sans doute, la voir debout et achevée plus tôt, et on eût aimé la voir plus spacieuse.

Telle quelle, elle est là, elle s'achève, elle se prépare à accueillir les siens. Et vers elle les yeux se lèvent.

« J'ai aimé, Seigneur, la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire... »

« Je me suis réjoui à la nouvelle qui m'a été dite: nous irons à la montagne du Seigneur... »

« Que vos tentes sont aimées, Seigneur des Armées! Mon âme et mon cœur soupiraient après les parvis du Seigneur... »

Ces textes faisaient vibrer les cœurs des Juifs, et l'on sait quelles amours passionnées suscita jadis, dans les cœurs de ces Juifs, la maison de Dieu. Et cependant, cette maison de Dieu, ce temple de Jérusalem, n'était qu'une maison de pierres et de cèdres; son sanctuaire n'abritait que l'arche d'alliance; et même, après l'exil en Babylonie, quand le temple détruit fut rebâti, son sanctuaire demeura vide, l'arche d'alliance qui avait disparu ne fut pas remplacée. Telle quelle, néanmoins, c'était la maison de Dieu, le lieu de sa gloire, et les accents du psalmiste enflammaient les cœurs des Juifs fidèles.

Nous avons nos églises, nos maisons du Seigneur réellement présent parmi nous. Nous reprenions les textes du psalmiste. Faisaient-ils vibrer nos cœurs? Nous arrachaient-ils des accents sincères et profondément sentis?

Nos églises ont été emportées par la catastrophe générale. Peut-être a-t-il fallu cette catastrophe pour que nous nous rendions compte de l'amour que nous leur portions...

« Lorsque, après le siège, j'ai pu rentrer dans Brest, lorsque j'ai vu le cratère ou l'amas calciné de ce que fut ma maison, j'ai été navré. Lorsque j'ai vu ce qu'ils

avaient fait de mon église, j'ai vraiment senti que j'avais tout perdu!... »

« Passe encore ma maison, j'en avais fait le sacrifice. Mais mon église!... »

Que d'accents semblables entendus, significatifs à n'en point douter d'un réel et fort attachement à la maison du Seigneur!

« Quand donc la reconstruira-t-on? L'aurons-nous un jour, notre église, la verrons-nous? »

Que de fois ces questions et d'autres questions semblables sont venues des lèvres des Brestois sinistrés, et continuent à en venir! Ce n'est pas des lèvres seulement, c'est des cœurs même que ces accents viennent, et ils montrent à l'évidence combien nous aimions nos églises, combien elles faisaient partie constitutive de notre vie brestoïse...

Un logis, un foyer retrouvé! Sans doute; et aussi les commerces, les rues, les ateliers et tout le nécessaire au gain et à la venue du pain quotidien. Les Brestois ne sont pas indifférents aux réussites de la Reconstruction et à la reprise d'une économie un peu normale. Mais « ils ne vivent pas seulement de pain »! Le logis, le pain revenu, le corps est satisfait; l'âme ne l'est pas.

Un logis, un foyer, un travail trouvé, l'instant présent est assuré, on aime à le sentir, à en jouir; mais l'on sait que cet instant présent assuré est glissant, l'on sait qu'il est fugitif, et l'on voudrait un peu plus de stabilité, de sécurité pour le lendemain et pour le jour même.

Les contestations entre les hommes et leurs arrangements, on les sait. Mais là la paix, la joie de travailler et de se reposer, le bonheur, nous ne l'attendons pas seulement des calculs, des accords et des promesses des hommes. Ça sent trop le caduc, l'insuffisant, le cousu du fil blanc de l'impuissance et du mensonge.

La solidarité, l'entraide, le secours de tel pays ami ou de telle ville marraine, sans doute ça aide au dépannage, à la réinstallation, à la reprise de la vie. Mais est-ce ce qu'il nous faut quand survient la maladie qui n'a pas d'égard pour les trouvailles de la médecine, quand le danger est là qui peut écraser, quand la mort s'annonce? Quiconque a le sens de ces choses et n'est pas une brute, n'attend pas tout des solidarités, des entraides, des secours hu-

ains, seraient-ils puissants et profondément fraternels; vers le ciel, il sent, il sait qu'il faut lever les yeux.

Vers leur baraque, les Brestois rassemblés au Bouguen, lèvent leurs yeux. Par delà le soubassement en très ordinaire maçonnerie, par delà les parois, la voûte, la couverture en bois ou en carton très ordinaire, c'est la maison de Dieu qu'ils entrevoient, c'est l'église, leur église, qu'ils regardent.

Déjà brille à leurs yeux la petite lampe brûlant dans le sanctuaire et avertissant de l'incomparable trésor qu'il contient: Jésus, Jésus, lui-même; non pas son symbole ni son image ni son souvenir; mais Lui mystérieusement et réellement présent dans son sacrement; Lui, le Seigneur, le Roi, le Maître; Lui, le Sauveur tout-bon et tout-puissant, le Sauveur mort sur la Croix par plus grand amour et ressuscité et triomphant victorieusement et à jamais; Lui, le frère aîné, qui est de la famille, et qui sait les misères de la famille pour les avoir toutes portées hormis le péché, et qui a le moyen de les écarter et d'assurer à la famille entière l'honneur et le bonheur.

Regardant leur église, c'est ce Jésus que les Brestois regroupés au Bouguen regardent déjà. Et l'on comprend que de ce regard de la joie leur vienne au cœur! Parmi les faiblesses, les erreurs, les fautes venant d'eux-mêmes ou des autres, parmi les mensonges et les duretés des hommes, parmi les dangers, les maladies et les morts, quelqu'un va être auprès d'eux, chez eux, qui est la Bonté et la Puissance, qui est la Vérité, l'Amour, la Vie, le Bonheur...

« Voici la maison du Seigneur... »

Un ministre sacré va bientôt bénir cette baraque qui s'achève, et sa bénédiction la séparera du monde profane et la consacra au culte divin. Lieu du culte public de la famille assemblée, ce lieu bénit va être le lieu de la présence du Seigneur et le lieu de ses faveurs divines.

« Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où vous habitez... »

Puissent-ils, les Brestois revenus de leur exil, retrouver auprès de leur « Maison de Dieu » les accents qui enflammaient jadis le psalmiste et auxquels leur cœurs jadis n'étaient pas insensibles.

Puissent-ils auprès de leur « église » reconstituée provisoirement trouver les lumières, les forces et les joies qu'ils trouvaient jadis auprès de leurs églises, et qu'ils trouveront encore un jour auprès de ces églises, car ces églises ruinées seront rebâties, solidement, définitivement, la baraque-église provisoire du Bouguen qu'il s'achève en est le signe annonciateur.

Abbé R. LE GALL,
Délégué
de l'Administration Diocésaine.

DIMANCHE 8 DÉCEMBRE, à 10 h. 30

Bénédiction de la Baraque-Eglise du Bouguen

par M. le chanoine MOËNNER, Vicaire général

Propos couleur du temps

Des chênes rabougris alignent leurs silhouettes tordues sur les talus tapissés de fougères fauves. Leur ombre se reflète, ridée, dans les flaques laissées au creux des ornières du chemin par la dernière averse. Quelques feuilles rousses, racornées et parcheminées crissent au passage des rafales. Dans le ciel bas où se bousculent des nuées couleur de suie, des groupes de corneilles passent en croassant. A notre approche, un chien aboie dans une cour de ferme et sur le tas de fagots un troglodyte s'égosille, heureux de son sort. Là-bas, dans le jour assombri, se profilent, indécis, les squelettes frémissants de quelques peupliers. Le vent fraîchit, la pluie n'est pas loin. Rentrons.

En ville, où la nuit se fait sentir plus tôt qu'aux champs, voici que, déjà, des lumières apparaissent. Au-dessus des toits, des rubans de fumée tordus par le vent attestent que poêles et cheminées ont repris du service contre la froidure.

Décidément, nous sommes bien en hiver — avant la date officielle. La nature s'est chargée de nous en aviser mieux que les astronomes qui l'inscrivent au calendrier pour le 22 décembre seulement. Chaque jour, nous avons vu le soleil rétrécir peu à peu l'arc de cercle qu'il décrit dans le ciel. Maintenant, il semble ne se hisser que péniblement au-dessus de l'horizon et ne dispenser qu'avec effort une chaleur peu généreuse. Par contre, la lune comme pour lui reprocher sa défection, s'empare de l'espace dès la fin du jour et profite des nuits sans fin pour errer interminablement dans le ciel nocturne, jouant à cache-cache avec les nuages, et ne se décide à se coucher parfois que dans la matinée.

Le ciel en marche nous annonce aussi la fin de l'année. La terre, en effet, poursuivant dans le sillage du soleil sa course millénaire, nous amène en ce moment devant de nouvelles plages célestes et la coupole éthérée présente une riche collection de joyaux de feu aux noms aussi magnifiques qu'étranges.

Savez-vous regarder le ciel? Tous les soirs ne sont pas voilés. Tournez-vous vers l'Est et, comme repère, prenez la constellation d'« Orion », remarquable par sa forme en losange. Une rangée de trois astres assez brillants appelés les Trois Rois figurent le baudrier d'« Orion », « Bételgeuse » et « Rigel » sont ses voisines. Plus haut, sous l'amas des « Pléiades », « Aldébaran » luit. Plus à gauche, « Capella » scintille, non loin de « Castor » et « Pollux » (les Gémeaux) et de « Procyon » superbe. Vers la droite et assez loin « Véga » et « Altaïr ». Enfin, encore peu élevé sur l'horizon, le plus beau diamant de l'hémisphère boréal, « Sirius », dont les feux changeants sont plus beaux et plus vivants que ceux du Régent ou du Koh-i-Noor...

Les astres ne sont pas seuls à nous renseigner, mais l'atmosphère aussi qui s'est refroidie. Après avoir résisté jusqu'à la dernière limite permise à l'inclémence du temps, Monsieur s'est cependant vu contraint d'endosser son pardessus et Madame s'est décidée à gagner ses jambes rougies et à sortir ses fourrures. L'écolier, lui, est bien heureux de retrouver ses galoches pour patauger sans risques dans les ruisseaux débordés.

Oui, c'est l'hiver, « l'hiver et son triste cortège de vent, de froidure et de pluie », comme le constatait déjà Rémy Belleau, il y a quelques siècles. Triste cortège, certes. Mais, saison triste? Oui, je sais, nous avons

eu novembre, la Toussaint, le cimetière. Rappel attristé du souvenir, perspective assombrie vers l'avenir, porte ouverte sur l'éternité. Méditation morose à laquelle on s'arrache vite par crainte du vertige? Pas tous. Pour nous, qui croyons, les réflexions que nous inspirent la fête et le mois des Morts n'ont pas forcément le parfum âcre des chrysanthèmes ni la couleur pâle des immortelles. Au contraire, l'espoir d'une autre vie où règne l'amour et la justice est une source de joie et de réconfort au milieu des tribulations présentes, qui sont cependant grandes, en ces temps incertains.

Il y a aussi l'Avent qui ouvre, en décembre, l'année liturgique sur des pensées sévères: l'attente anxieuse des anciens patriarches, l'appel à la pénitence, la destruction certaine de notre univers. Nous irons donc, l'âme contrite, aux vêpres du dimanche, entendre quelque soliste ému chanter le « Rorate ». Cependant, un souffle d'espérance dilatera nos cœurs car bientôt, véritable aurore, la fête de Noël viendra illuminer et réchauffer la nuit d'hiver, sombre et glacée. Qui ne tressaille au simple énoncé de ce mot: Noël?

Car le prestige de Noël demeure inchan-

gé, aussi puissant à chacun des retours de la fête, et son charme opère sur tous les cœurs. Les vieux mécréants eux-mêmes ou, du moins, qui se prétendent tels, n'y restent pas insensibles. Noël, n'est-ce pas la manifestation tangible de l'amour du Créateur pour les créatures sorties de ses mains? Consciemment ou non, tous le connaissent et, dans notre France pourtant vieillie, meurtrie et blasée, mais au fond, demeurée fidèle à ses origines chrétiennes, pas un qui ne puisse entendre quelqu'un de ces noëls provinciaux, naïfs et vieillots, sans céder au charme. Charme évocateur, s'il en fut, qui fait remonter du passé, un passé parfois bien lointain, des réminiscences, des impressions subtiles, des souvenirs émus de bonheur et d'innocence qu'on aurait pu croire perdus, effacés, oubliés. Et, pour un jour, une heure seulement peut-être, les sombres soucis seront noyés dans la joie que, semble-t-il, chaque année à pareille époque, le monde entier est incapable de contenir.

Noël, la plus populaire des fêtes parce que la plus touchante avec son divin berceau, est une véritable oasis au milieu du désert des peines, bien propre à faire oublier que la saison est triste.

Mais, au fait, y a-t-il des saisons vraiment tristes? Certaines gens sont tristes en toutes circonstances, même le soir de Noël. Puissiez-vous n'être pas de leur nombre.

VAL-ANDRYS.

En errant dans les ruines...

“ LES CARMES ”

S'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de préciser l'époque à laquelle une ville commença de s'établir à l'embouchure de la Penfeld, il est du moins certain que cet établissement se fit autour d'une forteresse des Romains. En 1065 fut bâtie, ou peut-être restaurée, une chapelle dédiée à la Vierge, disent les uns, à la Sainte Trinité disent les autres, et qui servit de paroisse aux habitants de la rive gauche; de ceux-ci, beaucoup étaient d'ailleurs logés dans l'enceinte même du château; ce n'est qu'à la fin du xvi^e siècle que les « bourgeois » furent exclus de cette enceinte, mais la fréquentation de la chapelle ne leur fut pas pour cela interdite, et en 1695 la paroisse des Sept-Saints en utilisait encore les fonts baptismaux. En 1740, la cour céda la restauration de la chapelle, que le directeur des fortifications, Frézier, dirigea l'année suivante, en changeant complètement l'aspect et le caractère de l'édifice. Celui-ci devait être démoli en 1819.

L'église des Sept-Saints, dont aucun document n'indique l'origine, pourrait bien avoir été construite pendant l'occupation de Brest par les Anglais au xiv^e siècle. En tout cas, en 1506, il y fut fait une fondation. Elle était alors un des prieurés relevant des Bénédictins de Saint-Mathieu, et Saint-Marc en était une « trêve »; elle fut elle-même érigée en paroisse par Henri II, et dépendit de Lambézellec jusqu'en 1680. Elle servit d'église paroissiale à la ville jusqu'à la construction de Saint-Louis; la dernière installation du maire s'y fit en 1742. En 1793, elle fut vendue comme bien national à un gendarme de la marine, nommé La Pallue, qui la transforma en boutiques et logements d'habitation. Il s'y trouvait finalement un café, dénommé « Café de la

Marine », lorsqu'un incendie, qui faillit brûler tout le quartier, la consuma le 10 juin 1841. Deux ans après, la ville faisait l'acquisition du terrain sur lequel l'église avait été bâtie, à l'angle des rues Amiral-Linois, autrefois rue des Sept-Saints, et de la Banque... mais à une dizaine de mètres au-dessous du niveau actuel de la chaussée: comme quoi les nivellements ne datent pas d'aujourd'hui!

Bien avant la construction de Saint-Louis, l'église des Sept-Saints avait cessé d'être assez grande pour contenir les fidèles: l'église des Carmes y suppléait. A l'emplacement où nous l'avons connue se trouvait, au xvi^e siècle, une chapelle dédiée à saint Yves, à laquelle était annexé un hôpital. En 1650, M. de Castelnau, gouverneur de Brest, exprima le désir que les Carmes Déchaussés vissent y établir un couvent et diriger l'hôpital. La prise de possession fut faite le 12 décembre 1652: le chapitre cathédral de Saint-Pol-de-Léon et les habitants de la ville avaient formulé des réserves qui causèrent ce retard, et l'autorisation ne fut donnée qu'à la condition expresse que les religieux établissent dans leur couvent une chambre où seraient reçus les pauvres de la ville. La méfiance des habitants fut rapidement calmée, et ils s'empressèrent de doter les bons Pères de fondations pieuses, générosité qui permit aux Carmes, non seulement de pourvoir à leurs besoins personnels, mais de répandre d'abondantes aumônes, et même de proposer de construire à leurs frais un hôpital à Recouvrance.

En outre, leur réfectoire servit longtemps à la tenue des réunions électorales et à celles des corporations d'ouvriers. A l'occasion de l'épidémie de 1757, ils se firent les infirmiers bénévoles des malades hospitalisés dans leur couvent. Quelle que fût l'estime dans laquelle les tenait la population, quels que fussent les services qu'ils ren-

daient à la ville, ils furent dépossédés de leurs revenus par le Directoire du département, en 1790, et le couvent fut transformé en lieu de détention des prêtres arrêtés, jusqu'à la translation des détenus au Château. Puis, un bataillon de gardes nationaux s'y établit, et la maison garda cette destination militaire jusqu'à sa récente destruction.

L'église éprouva plus de vicissitudes. Ce n'était plus la chapelle Saint-Yves: celle-ci avait cessé d'exister en 1718, et remplacée par l'église de Notre-Dame du Mont-Carmel. Rendue au culte, elle fut successivement utilisée pour les assemblées, mise en vente, transformée en magasin militaire, en salle d'exercice pour les sapeurs, de nouveau en magasin, puis encore rendue au culte et mise à la disposition de l'amiral espagnol Gravina, pour que son armée navale pût y entendre le service divin que célébraient quelques prêtres insermentés. En 1803, la ville obtint la réouverture définitive de l'église, qui fut érigée en paroisse par Monseigneur Sergent, une cinquantaine d'années plus tard: jusqu'à cette époque, elle était restée une succursale de Saint-Louis.

Et maintenant, il n'en reste véritablement plus pierre sur pierre. Le quartier des Sept-Saints, deux fois déjà profondément modifié au cours de son histoire, a été le siège de l'un des plus tragiques drames que la dernière guerre ait causés dans notre vieux Brest: la place Sadi-Carnot occupait en effet l'emplacement d'un jardin appartenant aux pères Carmes.

Un rapprochement ne s'impose-t-il pas à l'esprit? Le 2 septembre 1792, 3 évêques et 220 prêtres étaient massacrés dans la prison des Carmes à Paris. Parmi eux se trouvait le bienheureux Claude Laporte, Brestois d'origine et vicaire à Saint-Louis de Brest: pendant plusieurs mois, il avait été incarcéré dans l'église Notre-Dame du Mont-Carmel. Le 9 septembre 1944, la catastrophe de l'abri Sadi-Carnot endeuillait notre ville. L'enceinte du « Grand Couvent » contenait ces deux « hauts lieux » de notre foi chrétienne et française: puisse le souvenir ne point s'en effacer en notre âme!

T. G.

Au service de Dieu

MA CHÈRE JACQUELINE,

La bonne nouvelle que m'apporte ta lettre me cause une grande joie: « Je vais, m'écris-tu, apprendre leur catéchisme aux gamins de l'école laïque, comme maman le faisait lorsqu'elle était jeune fille, et comme vous le faites vous-même encore, Bonne-Maman, ainsi je serai fidèle aux traditions familiales. » Et tu ajoutes: « Peut-être que votre mère, elle aussi, s'occupait de cette œuvre? » Eh non, Jacqueline, du temps de ton arrière-grand'mère, c'était l'instituteur qui enseignait le catéchisme à ses élèves; à cette époque-là, ceux qui gouvernaient la France jugeaient que la crainte du Seigneur avait sur les hommes une influence plus puissante que la peur du gendarme. Nous avons changé tout cela disent, après Sganarelle, nos modernes dirigeants. Il ne s'agit plus, comme dans la comédie de Molière, de placer le cœur à droite, mais de le vider de tout sentiment religieux, les résultats de cette méthode ne se sont pas fait attendre et ils sont très

encourageants... pour les gardiens de prison qui n'ont pas à craindre le chômage.

Donc, en janvier prochain, tu devras remplir avec zèle, dévouement et compétence, les fonctions de demoiselle de catéchisme et gentiment tu sollicites de ma vieille expérience quelques conseils. Je n'ai pas à te recommander le zèle, ta lettre en déborde, et tu es bien décidée à mener le bon combat pour la gloire de Dieu et le salut de petites âmes qui, pour la plupart, ignorent à peu près tout de leur destinée immortelle; la principale qualité du zèle est d'être persévérant, cela je te le rappelle, j'en ai tant vu de ces belles flambées d'enthousiasme qui n'étaient bientôt plus que des clartés mourantes, parce que le temps avait passé et que le vent de sa course éteint les feux de paille. Une association était-elle désignée pour l'entretien d'un autel? Il n'y avait pas, au début, assez de balais ou de chiffons pour satisfaire l'activité des sacristines; un mois s'écoulait, puis deux, puis trois, d'autres occupations enlevaient le balai et le chiffon des mains qui se le disputaient, et l'esprit d'inconstance n'eût laissé, selon son habitude, que négligence et désordre si quelque brave personne ne s'était trouvée pour mener à bien la tâche abandonnée. Au catéchisme, il en va trop souvent de même; le manque de persévérance se traduit par des absences peu motivées, alors les enfants imitent leur maîtresse, viennent irrégulièrement ou même ne viennent plus du tout, quelle responsabilité pour celles qui, ayant charge d'âmes, n'ont pas su comprendre la grandeur de leur tâche! Ne dis jamais: « ah! aujourd'hui je peux bien me dispenser du catéchisme... Une fois, cela n'a pas grande importance! » Et si justement cette fois-là, une de tes élèves attendait explication ou conseil? Et puis on ne se dispense pas d'un devoir, c'est une lâcheté, petite ou grande, selon le cas; toujours grande lorsque le bien des âmes est en jeu.

Persévérance, quant à la régularité, et persévérance aussi quant à l'exactitude. Tu es au service du Bon Dieu, tu ne dois pas le faire attendre, car Il t'attend au catéchisme pour collaborer avec toi à la formation chrétienne de ces enfants; et, grave inconvénient aussi, tes petites se dissiperont si elles arrivent avant toi, et ce sera pour la maîtresse inexacte double peine, l'attention de tes élèves, déjà assez difficile à captiver, se fixera sur les objets ou les sujets qui les auront séduits durant l'attente, sans compter que le mauvais exemple étant contagieux, les voisines seront bien tentées de s'agiter elles aussi et par la faute de la retardataire elles donneront du fil à retordre à leur catéchiste.

Trop souvent les coupables objectent: « Je n'ai pas eu le temps de venir ou d'arriver à l'heure. » Formule commode et mauvaise excuse; il ne fallait pas accepter cette tâche si vous n'étiez pas certaine de pouvoir la mener à bien. Chose remarquable: les personnes les plus fidèles à tenir leurs engagements sont, habituellement, les plus occupées, le temps pour elles semble élastique, parce qu'elles ont le talent de ne pas perdre une minute. La sagesse exige qu'on ne se lance pas dans une œuvre avant de s'être assuré que les devoirs nouveaux ne feront pas tort aux devoirs d'état; cette inquiétude écartée, il n'y a plus qu'à se munir d'une dose inépuisable de dévouement persévérant et d'esprit de discipline.

« D'esprit de discipline, Bonne-Maman? Pour l'inculquer aux enfants? » En le pratiquant d'abord toi-même, Jacqueline, nous verrons comment dans une prochaine lettre.

Tendrement à toi,

Bonne-Maman.

Pèlerinage au Folgoat

Quatre heures du matin... dans une rue du Grand Brest, des ombres passent... des coups discrets frappent les volets, des appels montent.

— Hou.. hou.. hou... Vous êtes prête?
— Une minute! J'arrive!

Aux fenêtres, quelques voisines s'inquiètent:

— M'dame Cavarec, quoi c'est?

— L'Union Féminine qui part au Folgoat.

— Pourquoi faire, à cette heure-ci, Ma Doué!

— Obtenir le salut de la France, qu'elles ont dit.

Juste! L'idée était venue de la petite Mme Kerbrat, toujours avide de sacrifices. A la fin d'une séance de travail, elle avait dit, avec son sourire habituel:

— Tout ça, c'est très joli... mais si vous tenez au succès, je ne connais qu'un moyen: allons toutes ensemble au Folgoat, à pied et en silence!

D'emblée, les jeunes avaient accepté... et avec quel enthousiasme! Trois ou quatre mamans se taisaient... Vingt-cinq kilomètres à pied... dans la nuit... alors qu'on se remettait pas déjà de la coqueluche à Bébert et de la rougeole à Titine... Est-ce que les jeunes croyaient que...

Il fallait bien quelqu'un pour décider, avec le sourire et sans commander, bien sûr: à la fin des fins, quand tout un chacun avait défendu son opinion sur toutes les coutures, comme dit Françoise, et qu'on a plus de goût qu'à se taire:

— Entendu! dit une. Une équipe partira à pied. Une autre rejoindra par le car... interdiction aux futures mamans et aux personnes souffrantes de se fatiguer! Ça va comme ça? Moi, je vote pour.

Ouf! Toutes consciences soulagées, les préparatifs avaient marché grand train, malgré certaines plaisanteries de ces messieurs:

— Toi, tu vas rester sans parler pendant cinq heures, que tu dis?

— Oui!

— Une tasse de café — du vrai — que tu tiendras pas!

Pourtant, moitié par sollicitude, moitié par curiosité (admirer ce départ historique!), « ils » sont venus jusqu'au carrefour du rendez-vous. On se compte: sept... huit... neuf... Tiens! les deux sœurs manquent à l'appel? On attend... Oh! pas plus de cinq minutes... Les voilà qui arrivent au grand galop! Bonjours joyeux!... Rires... Conseils ironiques de ces Messieurs, interrompus par la voix claire du chef:

— C'est l'heure! En route... Commençons par l'Angelus!

« Ni ho salud steredenn vor... »

Cantiques... Rosaire... Litanies de saints... qui trouverait le temps de compter les kilomètres? Gouesnou est dépassé, la gare, la banlieue aussi. Hum! vers Plabennec, les pieds ont tout l'air de traîner... les « Ave » aussi... Femmes de peu de forces, allons-nous flancher?

Au loin une sonnette s'agite, chante, appelle... un vélo dévale en trombe!... Toutes les têtes se tournent vers la nouvelle venue, les yeux crient eur joie, les bouches restent muettes... jusqu'à ce que la benjamine entonne d'un accent de triomphe:

— Magnificat!

Un élan nouveau entraîne le groupe amical, et quand paraît la flèche d'or de la Ba-

silique enfin atteinte, le même chant part de toutes les bouches: le cantique du Vœu de Brest, si populaire, sur l'air du « Patro-nez dous ar Folgoat »:

« Du fond de sa misère,
Plus sombre que jamais,
Brest vous supplie, ô Mère... »

Et c'est la messe! (Oh! cette messe!... dans ce silence priant... dans ce recueillement des répons attentifs... dans cette joie de l'union des âmes...)

On vous racontera ça la prochaine fois, si vous voulez...

Claire STEPHAN.

De l'aide joyeuse entre réfugiés

Il me semble que pour comprendre le sort des réfugiés, il faut le partager soi-même.

Mais, entre réfugiés, comme il nous est facile de nous bien comprendre! Entre nous, rien n'existe plus, ni ces classes, ces richesses, ces prétendus privilèges, ni aucune de ces choses qui entretenaient jadis la jalousie, les petites luttes venimeuses, parfois la haine, pour la nommer par son nom. Entre nous, l'entraide, le service trouve sa place et l'occupe.

Qu'elle est consolante, cette charité entre réfugiés! Quel puissant réconfort de trouver parmi nous, et chez les âmes les plus éprouvées à un plus haut degré, ces attentions, ces dévouements jamais lassés!

Je me rappellerai toujours les bonnes âmes qui venaient, sous l'occupation, me prévenir, le soir tombé, que la boucherie était dans telle ferme... Je me rappellerai toujours ces plus valides épargnant à de vieilles jambes les fameux kilomètres séparant de la mairie, des tickets d'alimentation, de la paperasse nécessaire...

Aujourd'hui, dans les rencontres, dans les visites entre Brestois et Brestoises toujours exilés, ce ne sont pas les tourments de l'existence qui sont nécessairement étalés, mais bien plutôt ces services rendus, ces délicatesses, qui tiennent parmi nous. Des riens. Des riens qui comptent.

C'est ce ménage partageant farine, bois et autres choses précieuses et rares, avec le ménage voisin qui n'en a pas, qui ne réussit pas à en avoir.

C'est cette personne, âgée pourtant et bien malade, visitant sa malade, une Brestoise comme elle, comme elle abandonnée, et courageuse moins qu'elle.

Ce sont ces livres, ces journaux, ces revues prêtés. Ils intéressent. L'esprit, un moment, est distrait des préoccupations de logement, de ravitaillement, d'argent. Un peu d'air frais entre dans l'âme...

C'est des réfugiés se faisant signe pour accompagner au cimetière de l'exil la dépouille mortelle de celui, de celle qui ne connaîtra pas la douceur du retour au pays natal, et ne lui refusant pas la prière fraternelle...

Pour ceux qui tiennent, ce sont les cou-des serrés pour l'âpre lutte de la vie d'exilé, c'est l'aide donnée pour découvrir et obtenir le gagne pain qui sauve de la faim, c'est tel « tuyau » divulgué relatif au retour, telle adresse d'une œuvre compatissante, et ces mille choses que les réfugiés attendent et accueillent avidement.

Et c'est — peut-être est-ce le meilleur service? — cette espérance toujours ravivée, ce moral toujours haut porté, ces plaisanteries, ce rire même, ce bon et franc rire, si français et si chrétien!

Où, la vie des réfugiés connaît de ces choses douces entre toutes et belles.

Et pour sûr, parmi les réfugiés résonnent déjà les paroles que le Christ prononça au jugement: « Car j'ai eu faim et vous m'avez nourri; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais seul, abandonné, et vous m'avez visité... » Douces et exaltantes pour les riches qui aident les pauvres, combien plus douces et exaltantes ne sont-elles pas pour ceux qui, dépouillés eux-mêmes de tout, savent encore se sacrifier pour leurs frères et sœurs plus malheureux!...

M. M. C.

Faisons tous avec confiance

LA GRANDE NEUVAIN

à

L'IMMACULEE-CONCEPTION

pour la France

30 Novembre-8 Décembre

PRATIQUES: Une dizaine de Chapelet chaque jour suivie de trois fois l'invocation « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ». Une communion le jour de la fête ou un des jours de l'Octave.

PRIERE

Vierge immaculée, la France que vous aimez est malade!... Elle se remet avec peine de ses blessures de guerre.

O vous qui tant de fois, dans le cours des siècles, avez montré votre prédilection pour la France, ne l'abandonnez pas dans les difficultés qui l'assaillent de toutes parts! Faites-la ce que vous voulez qu'elle soit: unie, chrétienne, laborieuse et prospère!

Donnez-lui des chefs à la hauteur de leur mission, des prêtres, des maîtres chrétiens, des apôtres et des saints! Ne permettez pas que l'on éloigne Jésus de l'âme des enfants qu'il hérite si tendrement!

Donnez à chacun des Français les secours dont il a besoin, pour remplir courageusement, joyeusement et parfaitement son devoir quotidien!

O Vierge Immaculée, ne trompez pas notre confiance! Nous savons que vous avez reçu tout pouvoir de Dieu et que, sur un mot de vous, Il opère des miracles! Nous savons qu'en invoquant votre Immaculée Conception, nous faisons jaillir de votre Cœur une source intarissable de grâces.

Obtenez-nous donc, nous vous en conjurons, l'immense et double bienfait après lequel nous soupirons:

La rechristianisation de notre patrie, le relèvement matériel et moral, rapide et total, de la France!

Ainsi soit-il.

Le gérant: R. LE GALL

Imp. Commerciale du « Télégramme »,
25, rue Jean-Macé, Brest

Naissance

Jean-Claude Laouénan, le 27 octobre 1946, à Arpajon-sur-Cère, Cantal.

Jean-Claude est le deuxième enfant de deux jeunes sympathiquement connus dans les groupements de Saint-Louis, Jean Laouénan, actuellement élève à Technique supérieure d'Aurillac, et Marie-Thérèse Tohier.

Félicitations.

Mariage

M. Marzin et Mlle Le Chat, à Porspoder. L'Echo leur offre ses meilleurs vœux de bonheur et se réjouit de les voir se rapprocher de Brest, et s'installer à la direction de la pharmacie du Bougen.

Horair des Offices à la Chapelle

11, rue de l'Harteloire

Messe, sur semaine: à 7 h. 30.
Le dimanche: à 7 h. 30 et 9 h. 30.
Vêpres: à 17 heures.

CATECHISME

Le jeudi, à 10 heures; le dimanche, à 10 h. 30.

L'Echo et les réfugiés

D'une réfugiée de Kersaint: « Que L'Echo n'oublie jamais la détresse des réfugiés. Tous ou à peu près, même les sinistrés rentrés à Brest, ne se rendent pas ou plus compte de leurs souffrances... Merci pour les nouvelles... tout ce qui touche à la chère paroisse des Carmes me tenant particulièrement à cœur. » L'Echo s'efforcera de ne pas oublier.

Du P. Rivoal, professeur au Séminaire des Missions, à Saint-Laurent-d'Olt, Aveyron: « Je pense à la Bretagne et à notre Saint-Louis. Que de souvenirs... que le désastre voudrait emporter! Bravo pour la reprise! Malgré les difficultés de toutes sortes, peut-être à cause d'elles, Saint-Louis revivra... » Merci, bien cher Père.

D'Erquy, Côtes-du-Nord), Mlle J. Héleut dit son regret de ne pouvoir reprendre sa place dans son ancienne paroisse. Elle sera toute heureuse de la voir ressusciter.

De Paris, un jeune, L. Glaziov, n'oublie ni son Brest, ni ses camarades de patro. Il espère recevoir de bonnes nouvelles d'eux tous par L'Echo.

M. l'abbé Belbéoc'h, de Brasparts, envoie son abonnement d'honneur, ses félicitations. Il ne « manquera pas de passer » L'Echo » aux réfugiés brestois ». On ne peut mieux.

Mme Le Bail, à Hennebont pour quelques semaines, n'oublie pas son Echo » Ci-joint quelques nouvelles adresses. J'irai bientôt à Brest, et vous me direz si je puis rendre encore quelques petits services à L'Echo. » Eh! oui, assurément, et de grands services, Madame.

De Brest, de Brignogan, de Landerneau, de Morlaix, de Rennes, de Paris, d'Angers, de Vertou, des nombreux lieux de refuge, des abonnements viennent, accompagnés d'un mot d'encouragement.

L'Echo, très touché, remercie. Il compte sur toutes les bonnes volontés pour sa diffusion auprès des paroissiens dispersés.

ABONNEMENTS A L'ECHO

Ordinaire: 50 fr.; d'honneur: 100 fr.
C.C.P. Rennes n° 930-82. M. Le Gall R.,
prêtre, 11, rue de l'Harteloire, Brest (Finistère).